

deux notes sur “la fin de l’histoire”

Animalité ou snobisme ?

Louis Marin

Pour le philosophe que je pense être, soit pour l'individu naïf entré en philosophie, c'est-à-dire dans la «conscience de soi» pendant la Deuxième Guerre mondiale, la lecture du livre de Kojève intitulé *Introduction à la lecture de Hegel* (Gallimard) a constitué en 1947 un moment décisif dans cette traversée du temps qu'on nomme une existence, dans cette traversée des livres et des œuvres d'art qu'on appelle une biographie intellectuelle ; comme les conférences faites à l'École Pratique des Hautes Études de 1933 à 1939, que le livre réunit, le furent également pour ceux qui les suivirent. (Cf. Vincent Descombes, *Le Même et l'Autre*.) Ils y apprirent, comme nous, à ce moment-là, à penser *ensemble* le temps, la mort, le désir, l'action, le travail, la domination, la servitude, bref les concepts «modernes» du politique.

Pour une revue qui se propose en son nom, *Traverses*, et qui, par une anticipation audacieuse, mais point tout à fait injustifiée, propose une traversée diverse et ouverte du monde en la fin de ce siècle — politique —, j'ai donc suggéré que soit republiée une note de la deuxième édition de l'ouvrage de Kojève qui, comme l'indique son éditeur Raymond Queneau, en constitue l'unique différence d'avec la première.

De cette note sur la note 1 de la page 434 également ici publiée, je dirais sans préjuger de son contenu qu'elle est une *note finale* : un texte de fin et sur la fin, fin du livre de Kojève, fin de ses conférences sur la *Phénoménologie de l'esprit*, fin du dernier de ses cours, elle est également à la fin d'un texte qui traite de la fin de la *Phénoménologie de l'esprit*, son chapitre VIII, le savoir absolu, et plus précisément encore, elle travaille sur la fin de ce dernier chapitre.

Le problème que ce chapitre VIII aborde, Kojève, qui lui a consacré son dernier cours de l'année 1938-1939, le caractérise comme le passage de la philosophie à la sagesse (1^e et 2^e conférences) : «Hegel en définissant l'Homme-du-savoir-absolu comme l'homme parfaitement conscient de soi, c'est-à-dire omniscient du moins en puissance, a néanmoins eu l'audace inouïe d'affirmer qu'il a réalisé la Sagesse en sa propre personne» (p. 272). Conscience de soi équivalant à omniscience, le sage révèle la totalité de l'Être par l'ensemble de sa pensée, ce qui signifie, dit encore Kojève, que dans le savoir absolu du Sage, chaque question est sa propre réponse mais qu'elle ne l'est qu'en passant par la totalité des questions-réponses qui forment l'ensemble du système, c'est-à-dire l'Histoire. Dans son existence, le Sage reste dans l'identité avec soi parce qu'il passe par la totalité, il est renfermé en lui-même parce qu'il

renferme en lui la totalité des autres. Dès lors, seul peut être un Sage, un citoyen de l'État universel non expansible et homogène (non transformable), où chacun n'est que par et pour le tout et le tout par et pour chacun. Seul le citoyen de l'État parfait peut réaliser le savoir absolu et inversement. En un mot, la Sagesse ne peut être réalisée qu'à la fin de l'Histoire et si Hegel pense avoir réalisé la sagesse dans sa personne, « nous devons en conclure qu'en dépit des apparences (et peut-être même du bon sens), l'Histoire est achevée et que par conséquent l'État où ce système est réalisé est l'État parfait » (p. 291). C'est ce qu'a fait Hegel. Après la chute de Napoléon, il a déclaré que l'État prussien (que par ailleurs il déteste) était l'État définitif ou parfait.

Fin de l'Histoire, fin de l'homme : l'avènement du Sage est le dernier événement historique. Avec lui, fin de l'opposition de l'Homme et de la Nature, fin de l'action négatrice par la lutte et le travail, fin du Désir : le Sage est pleinement et totalement *satisfait* par ce qu'il est et par ce qui est, il n'agit plus, il ne transforme plus le Monde, il ne change plus lui-même. D'où la question qui est l'un des fils directeurs du cours de Kojève en 1938-1939 : est-ce que l'état actuel des choses correspond effectivement à ce qui est pour Hegel l'État parfait et la fin de l'Histoire ? Est-ce que nous pouvons nier avec certitude l'absence du germe de cet État, l'absence des conditions nécessaires et suffisantes à son épanouissement ? Pouvons-nous nier avec assurance que nous ne vivons pas la fin de l'Histoire, la fin de l'homme ?

Fin de l'homme, qu'est-ce à dire ? Kojève insiste sur ce qu'il nomme le « Réalisme » ontologique et métaphysique de Hegel : « La Nature est indépendante de l'homme. Étant éternelle, elle subsiste avant lui et après lui (c'est en elle qu'il naît), l'Homme survit au Temps » (p. 434). Ainsi l'Homme qui est Temps et Action se supprime comme tel en cessant de s'opposer au Monde après y avoir créé l'État universel et homogène.

Mais qu'est-ce que cet Homme nouveau par delà l'homme historique ? La note 1 formule, en 1946, une réponse à cette question à partir du texte même de Hegel. En revanche, la note sur la note, écrite après 1959, se développe dans un tout autre sens. Dans un premier temps, elle est une remarquable critique de la première, par approfondissement de la notion d'une animalité « humaine » post-historique qui serait plutôt une « transanimalité ». Toutefois, dans sa deuxième partie, évoquant ses missions aux États-Unis et en URSS entre 1948 et 1958, Kojève reprend à son compte la thèse hégélienne d'une fin de l'histoire proprement dite, datée historiquement par la bataille d'Iéna, soit la fin de l'évolution historique de l'Homme avec l'extension mondiale du « bonapartisme robespierriste » ; « l'américan way of life », la présence actuelle des États-Unis dans le monde préfigurant pour lui « le futur éternel présent de l'humanité toute entière », c'est-à-dire le retour de l'homme à l'animalité ou dirais-je plutôt, l'émergence immobile d'une « transanimalité ».

Mais le troisième moment du texte en renverse le second, « à la suite d'un récent voyage au Japon en 1959 » : la civilisation mondiale post-historique ne serait pas « transanimale » à l'américaine, mais « snob » à la japonaise. A la « transanimalité », Kojève oppose à sa manière, au titre de la fin de l'Histoire, ce que *Traverses* a approché, diversement, sous les noms de simulacre, cérémonie, obscène, séduction... Dans cette perspective, le discours de Kojève qui pourra apparaître relever d'un « politique fantastique » mérite, je crois, notre attention sinon post-historique, du moins, comme on le dit aujourd'hui, « post-moderne ».

Note 1 à la Première Édition.

La disparition de l'Homme à la fin de l'Histoire n'est donc pas une catastrophe cosmique : le Monde naturel reste ce qu'il est de toute éternité. Et ce n'est donc pas non plus une catastrophe biologique : l'Homme reste en vie en tant qu'animal qui est en *accord* avec la Nature ou l'Être donné. Ce qui disparaît, c'est l'Homme proprement dit, c'est-à-dire l'Action négatrice du donné et l'Erreur, ou en général le Sujet *opposé* à l'Objet. En fait, la fin du Temps humain ou de l'Histoire, c'est-à-dire l'anéantissement définitif de l'Homme proprement dit ou de l'Individu libre et historique, signifie tout simplement la cessation de l'Action au sens fort du terme. Ce qui veut dire pratiquement : — la disparition des guerres et des révolutions sanglantes. Et encore la disparition de la *Philosophie* ; car l'Homme ne changeant plus essentiellement lui-même, il n'y a plus de raison de changer les principes (vrais) qui sont à la base de sa connaissance du Monde et de soi. Mais tout le reste peut se maintenir indéfiniment ; l'art, l'amour, le jeu, etc., etc. ; bref, tout ce qui rend l'Homme *heureux*. — Rappelons que ce thème hégélien, parmi beaucoup d'autres, a été repris par Marx. L'Histoire proprement dite, où les hommes (les «classes») luttent entre eux pour la reconnaissance et luttent contre la Nature par le travail, s'appelle chez Marx «Royaume de la nécessité» (*Reich der Notwendigkeit*) ; au-delà (*jenseits*) est situé le «Royaume de la liberté» (*Reich der Freiheit*), où les hommes (se reconnaissant mutuellement sans réserves), ne luttent plus et travaillent le moins possible (la Nature étant définitivement domptée, c'est-à-dire harmonisée avec l'Homme). Cf. *Le Capital*, Livre III, Chapitre 48, fin du 2e alinéa du § III.

Note de la Seconde Édition

Le texte de cette Note (1 de la p. 434) est ambigu, pour ne pas dire contradictoire. Si l'on admet «la *disparition de l'Homme à la fin de l'Histoire*», si l'on affirme que «*l'Homme reste en vie en tant qu'animal*», en précisant que «ce qui *disparaît*, c'est l'Homme *proprement dit*», on ne peut pas dire que «tout le reste peut se maintenir indéfiniment : l'art, l'amour, le jeu, etc.». Si l'Homme redevient un animal, ses arts, ses amours et ses jeux doivent eux aussi re-devenir purement «naturels». Il faudrait donc admettre qu'après la fin de l'Histoire, les hommes construiraient leurs édifices et leurs ouvrages d'art comme les oiseaux construisent leur nids et les araignées tissent leurs toiles, exécuteraient des concerts musicaux à l'instar des grenouilles et des cigales, joueraient comme jouent les jeunes animaux et s'adonneraient à l'amour comme le font les bêtes adultes. Mais on ne peut pas dire alors que tout ceci «rend l'Homme *heureux*». Il faudrait dire que les animaux post-historiques de l'espèce *Homo sapiens* (qui vivront dans l'abondance et en pleine sécurité) seront *contents* en fonction de leur comportement artistique, érotique et ludique, vu que, par définition, ils s'en contenteront. Mais il y a plus. «*L'anéantissement définitif* de l'Homme *proprement dit*» signifie aussi la disparition définitive du Discours (*Logos*) humain au sens propre. Les animaux de l'espèce *Homo sapiens* réagiraient par des réflexes conditionnés à des signaux sonores ou mimiques et leurs soi-disant «discours» seraient ainsi semblables au prétendu «langage» des abeilles. Ce qui disparaîtrait alors, ce n'est pas seulement la Philosophie ou la recherche de la Sagesse discursive, mais encore cette Sagesse elle-même. Car il n'y aurait plus,

chez ces animaux post-historiques, de «*connaissance [discursive] du Monde et de soi*».

A l'époque où j'ai rédigé la Note ci-dessus (1946), le retour de l'Homme à l'animalité ne me paraissait pas impensable en tant que perspective d'avenir (d'ailleurs plus ou moins proche). Mais j'ai compris peu après (1948) que la fin hégélo-marxiste de l'Histoire était non pas encore à venir, mais d'ores et déjà un présent. En observant ce qui se passait autour de moi et en réfléchissant à ce qui s'est passé dans le monde après la bataille d'Iéna, j'ai compris que Hegel avait raison de voir en celle-ci la fin de l'Histoire proprement dite. Dans et par cette bataille, l'avant-garde de l'humanité a virtuellement atteint le terme et le but, c'est-à-dire la *fin* de l'évolution historique de l'Homme. Ce qui s'est produit depuis ne fut qu'une extension dans l'espace de la puissance révolutionnaire universelle actualisée en France par Robespierre-Napoléon. Du point de vue authentiquement historique, les deux guerres mondiales avec leur cortège de petites et grandes révolutions n'ont eu pour effet que d'aligner sur les positions historiques européennes (réelles ou virtuelles) les plus avancées, les civilisations retardataires des provinces périphériques. Si la soviétisation de la Russie et la communisation de la Chine sont plus et autre chose encore que la démocratisation de l'Allemagne impériale (par le truchement de l'hitlérisme) ou l'accession du Togo à l'indépendance, voire l'auto-détermination des Papous, c'est uniquement parce que l'actualisation sino-soviétique du bonapartisme robespierrien oblige l'Europe post-napoléonienne à accélérer l'élimination des nombreuses séquelles plus ou moins anachroniques de son passé pré-révolutionnaire. D'ores et déjà, ce processus d'élimination est d'ailleurs plus avancé dans les prolongements nord-américains de l'Europe qu'en Europe elle-même. On peut même dire que, d'un certain point de vue, les États-Unis ont déjà atteint le stade final du «communisme» marxiste, vu que, pratiquement, tous les membres d'une «société sans classes» peuvent s'y approprier dès maintenant tout ce que bon leur semble, sans pour autant travailler plus que leur cœur ne le leur dit.

Or, plusieurs voyages comparatifs effectués (entre 1948 et 1958) aux États-Unis et en URSS m'ont donné l'impression que si les Américains font figure de sino-soviétiques enrichis, c'est parce que les Russes et les Chinois ne sont que des Américains encore pauvres, d'ailleurs en voie de rapide enrichissement. J'ai été porté à en conclure que l'*american way of life* était le genre de vie propre à la période post-historique, la présence actuelle des États-Unis dans le Monde préfigurant le futur «éternel présent» de l'humanité tout entière. Ainsi, le retour de l'Homme à l'animalité apparaissait non plus comme une possibilité encore à venir, mais comme une certitude déjà présente.

C'est à la suite d'un récent voyage au Japon (1959) que j'ai radicalement changé d'avis sur ce point. J'ai pu y observer une Société qui est unique en son genre, parce qu'elle est seule à avoir fait une expérience presque trois fois séculaire de vie en période de «fin d'Histoire», c'est-à-dire en l'absence de toute guerre civile ou extérieure (à la suite de la liquidation du «féodalisme» par le roturier Hideyoshi et de l'isolement artificiel du pays conçu et réalisé par son noble successeur Yiyeasu). Or, l'existence des Japonais nobles, qui cessèrent de risquer leur vie (même en duel) sans pour autant commencer à travailler, ne fut rien moins qu'animale.

La civilisation japonaise «post-historique» s'est engagée dans des voies diamétralement opposées à la «voie américaine». Sans doute, n'y a-t-il plus eu au Japon de Religion, de Morale, ni de Politique au sens «européen» ou

«historique» de ces mots. Mais le *Snobisme* à l'état pur y créa des disciplines négatrices du donné «naturel» ou «animal» qui dépassèrent de loin, en efficacité, celles qui naissaient, au Japon ou ailleurs, de l'Action «historique», c'est-à-dire des Luites guerrières et révolutionnaires ou du Travail forcé. Certes, les sommets (nulle part égalés) du snobisme spécifiquement japonais que sont le Théâtre Nô, la cérémonie du thé et l'art des bouquets de fleurs furent et restent encore l'apanage exclusif des gens nobles et riches. Mais, en dépit des inégalités économiques et sociales persistantes, tous les Japonais sans exception sont actuellement en état de vivre en fonction de valeurs totalement *formalisées*, c'est-à-dire complètement vidées de tout contenu «humain» au sens d'«historique». Ainsi, à la limite, tout Japonais est en principe capable de procéder, par pur snobisme, à un *suicide* parfaitement «gratuit» (la classique épée du samourai pouvant être remplacée par un avion ou une torpille), qui n'a rien à voir avec le *risque* de la vie dans une Lutte menée en fonction de valeurs «historiques» à contenu social ou politique. Ce qui semble permettre de croire que l'interaction récemment amorcée entre le Japon et le Monde occidental aboutira en fin de compte non pas à une rebarbarisation des Japonais, mais à une «japonisation» des Occidentaux (les Russes y compris).

Or vu qu'aucun animal ne peut être snob, toute période post-historique «japonisée» serait spécifiquement humaine. Il n'y aurait donc pas d'«anéantissement définitif de l'Homme proprement dit», tant qu'il y aurait des animaux de l'espèce *Homo sapiens* pouvant servir de support «naturel» à ce qu'il y a d'humain chez les hommes. Mais, comme je le disais dans la Note ci-dessus, un «animal qui est *en accord* avec la Nature, ou l'Etre-donné» est un être *vivant* qui n'a rien d'humain. Pour rester humain, l'Homme doit rester un «Sujet *opposé* à l'Objet», même si disparaissent «l'Action négatrice du donné et l'Erreur». Ce qui veut dire que tout en parlant désormais d'une façon *adéquate* de tout ce qui lui est donné, l'Homme post-historique doit continuer à *détacher* les «formes» de leurs «contenus», en le faisant non plus pour trans-former activement ces derniers, mais afin de *s'opposer* soi-même comme une «forme» pure à lui-même et aux autres, pris en tant que n'importe quels «contenus».

A. Kojève